

André Thérive

ANNA

Préface de François Ouellet.

Paris, La Thébaïde, coll. « L'esprit du peuple », 2020, 250 p.

Hans-Jürgen Greif

Université Laval

Avant de parler du roman d'André Thérive (pseudonyme de Roger Puthoste, 1891-1967), figure de proue de la littérature de l'entre-deux-guerres, il est important de voir les raisons pour lesquelles La Thébaïde tenait à le rééditer. Dans sa collection « L'esprit du peuple », la maison propose aux lecteurs de redécouvrir des auteurs oubliés à tort, en tête Alain Prévost, Pierre Bost, Jérôme Leroy et, tout récemment, André Thérive, écrivain de premier plan du groupe populiste « qui a fourni un nombre assez important d'œuvres honorables, [et qui] devait aboutir à trois livres représentatifs : *Anna*, de M. André Thérive, *Les Frères Bouquiquant*, de M. Jean Prévost et *L'Hôtel du Nord*, d'Eugène Dabit »¹. Aujourd'hui, ces œuvres sont injustement oubliées après l'existentialisme et le Nouveau Roman. Autrement dit, l'éditeur va courageusement à contrecourant de l'industrie du livre, toujours avide de « nouveautés » plus ou moins clinquantes et séduisantes, mais destinées, elles aussi, à être reléguées aux oubliettes lors de la prochaine tendance.

Dans les années 1930, le terme *populiste* n'avait rien de la connotation politique d'aujourd'hui, au contraire. Dans *La Revue hebdomadaire*, Prévost rappelle « que les populistes et moi nous eûmes la même idée, qui était d'observer et de décrire les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité que la littérature néglige

¹ Edmond Jaloux dans un article de la revue *Confluences*, en 1943, cité par François Ouellet dans sa préface, p. 17. Voir également Léon Lemonnier : *Manifeste du roman populiste et autres textes*, chez le même éditeur et dans la même collection. Édition établie par François Ouellet, 2017, 186 p.

d'ordinaire »². Ce qui comprend également la petite bourgeoisie comme celle dont parle ce roman de Thérive, aux racines ancrées dans le réalisme et le naturalisme. Certains auteurs du groupe sont proches de Maupassant ; on verra plus loin pourquoi Thérive, éminent critique et fin connaisseur de la littérature française, tient cet écrivain en si haute estime jusqu'à en être l'émule³.

Anna, publié dans la collection « Pour mon plaisir » chez Grasset en 1932, est situé en 1900 dans le sud-ouest de la France. L'histoire raconte sous forme de diptyque le destin d'un jeune couple, Anna et Édouard Chantiran. Anna, jolie, timide, tient le rôle de ménagère qui a reçu une bonne éducation chez les religieuses. Édouard s'est engagé dans l'armée. Bel homme à peine plus âgé que sa femme, il est doté d'un caractère autoritaire, voire violent, et il domine Anna par ses yeux froids et durs. De prime abord, à l'instar d'une nouvelle de Maupassant, la situation du couple ressemble au départ à celle de n'importe quel autre de son temps. Mais le comportement d'Anna trahit sa crainte de déplaire à Édouard et de subir ses foudres. Il n'est pas surprenant que sa *persona*, telle que définie par C. G. Jung, cède bientôt le pas à son *ombre* et donc, sa partie refoulée, ses préjugés moraux et sociaux. Après une visite auprès de l'unité d'Édouard, parti en manœuvres, se produit l'événement qui changera le cours de sa brève vie : sur le chemin du retour, elle rencontre Gustave Bournazel, commis voyageur originaire de Limoges. Le hasard veut qu'elle doive passer la nuit dans une auberge. Après le souper, et avant de regagner sa chambre, l'ami autoproclamé d'Anna lui vole un baiser. Au milieu de la nuit, Bournazel meurt. Fidèlement au procédé maupassantien, c'est cette césure qui déclenche chez Anna le dédoublement de sa personnalité qui la fera périr. Nouvelle Emma Bovary, Anna,

² Cité par François Ouellet dans sa présentation d'*Anna*, p. 18.

³ Consulter également la revue *Études littéraires*, vol. 22, no 2, été 2013 sous le thème « Populisme pas mort : autour du *Manifeste du roman populiste* (1930) de Léon Lemonnier, plus particulièrement les articles de François Ouellet, Véronique Trottier et Patrick Bergeron.

par ce seul baiser avant la mort de l'homme, dont le caractère est aux antipodes de celui de son mari, se met à rêver d'une autre existence, parallèle à celle menée aux côtés d'Édouard. À son retour, elle assume de nouveau le rôle de la petite bourgeoise obéissante. Dès qu'il s'absente, elle se glisse devant les camarades d'Édouard, et sans s'en rendre compte, dans celui d'une coquette. Elle va même jusqu'à s'inventer un roman familial et se donne comme épouse d'un homme « haut placé ». Mais la supercherie la rattrape : rentrée trop tard chez elle, Édouard, ivre, excédé et très en colère par les allusions de ses congénères au sujet de sa « femme volage », la confronte. Terrifiée par son regard, d'une fixité meurtrière, elle recule, brise la barre d'appui de la fenêtre et meurt dans sa chute.

Dès ce moment, Édouard est dominé par la hantise d'être responsable de cette mort. Même s'il se sait innocent, il suit, comme Anna, les règles du qu'en-dira-t-on des petits bourgeois : pour accéder à l'échelon supérieur de la société, il faut en remplir les conditions et *adopter les apparences du statut visé*. Tout comme Anna qui avait adopté l'habitus de la bourgeoise, Édouard *prétend* être l'ange de la mort, surtout auprès des femmes dont il perçoit instinctivement l'attrance pour le mâle mortifère. Comme elle, il se fabrique sa *persona* et, parallèlement, son *ombre*. D'un côté, ses camarades l'excluent parce qu'ils le traitent en meurtrier de sa femme. De l'autre, sa réputation de succomber à des accès de rage folle qui le poussent jusqu'à commettre des actes irréparables, exclut son rêve d'avancement sur l'échelle sociale. Ce qui le convainc de suivre sa « vocation », c'est l'absence de tout regret devant la perte d'Anna qui, elle, avait rêvé d'une existence sans Édouard. Je rappelle que l'élément déclencheur qui mène à la mort d'Anna est le moment où elle avoue sa « faute », pourtant jamais commise. Quant au jeune veuf, sa seule échappatoire pour réaliser ses ambitions demeure un nouveau début de carrière ailleurs, là où personne ne le connaît. Par là, il répète fidèlement la stratégie d'Anna.

Édouard obtient sa permutation au 2^e Zouaves à Oran, puis à Tlemcen. Au lieu de profiter de sa nouvelle situation, il persiste, pour rester dans les théories jungiennes, à se cacher derrière le « masque » de l'ange exterminateur. Il approche la chanteuse de cabaret Jenny Munier, chez qui il subodore une faille par où l'atteindre. Sa tentative de la soumettre ne réussit pas tout de suite : quand il lui demande son prénom véritable, elle recule devant son « regard fixe et méchant ». Édouard lui fait peur, même si elle tente de crâner.

On le voit : mus par les mêmes ambitions, dès leur première rencontre, les Chantiran ont été incompatibles. Si Édouard n'avait pas causé la mort d'Anna, cette dernière l'aurait trompé, tôt ou tard. Une fois seul, le veuf cherche à refaire le chemin parcouru avec sa femme auprès d'une remplaçante. Mais avant de tenter de nouveau sa chance auprès de la chanteuse, il rencontre Taïb, un jeune marchand qui l'invite chez lui pour qu'il rencontre sa sœur. L'épisode est révélateur : à l'arrivée d'Édouard, une vieille tante l'accueille à grands cris de joie. Interrogé, Édouard joue le veuf attristé tout en inventant une Anna bourgeoise. Selon la tante, Édouard est le mari idéal pour sa nièce. Mais dans cette famille, « des espèces de fous et de sauvages » dont les membres ressemblent aux *grottesche* felliniens, on pratique le spiritisme. La tante se retire, revient et révèle aux autres qu'elle a parlé à Anna qui vient de lui dire qu'Édouard est son meurtrier.

Dès cette soirée, Chantiran et son masque sont fusionnés. Un soir, il se glisse sur la terrasse de Jenny et lui demande de nouveau son nom véritable. Elle refuse. Furieux, il la fixe du regard rempli de haine et de menaces, comme il l'avait fait avec Anna et toute personne qui le contrarie. Sauf que, cette fois, un élément étranger intervient en la personne d'un ancien légionnaire et cousin de Jenny qui tente de tuer Édouard dans une scène que l'on imagine facilement dans le film *Casablanca*. Terrorisé, ce dernier recule au bord de la terrasse et tombe dans le vide.

Comme d'autres auteurs de son époque, et fervent adepte du populisme, André Thérive fait tenir à la mort un rôle de premier plan dans *Anna*. La configuration des caractères telle que l' imagine Thérive ne peut qu' aboutir à l' issue fatale. Jusque dans sa chute de la terrasse, Édouard s' interroge sur la véritable identité d' Anna : a-t-elle été la femme perdue, comme l' ont dit les sous-officiers ? Demander son nom véritable à Jenny signifie vouloir percer la *persona* de la chanteuse. Édouard lui avoue avoir tué sa femme. Il ajoute : « Ça vous apprendra si les femmes peuvent jouer avec moi. À preuve [...], elle s' appelait Anna. — Oh ! dit Jenny... moi aussi... je suis Anna. »

Sans vouloir jouer sur le mot, les deux « chutes » du roman reprennent les nouvelles de Maupassant, ou les brefs romans de Barbey d' Aurevilly. Elles ramènent le lecteur à la *condition* des protagonistes, livrés dès leur naissance au déterminisme de leur existence, un hommage clair à la « mécanique » du roman naturaliste.

Cinquante ans après la disparition d' André Thérive et de ses amis écrivains, le défi de parler de ces « quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l' humanité que la littérature néglige d' ordinaire » reste inchangé.